

Ennui littéraire et misère existentielle

David Dorain

Numéro 67, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorain, D. (2017). Compte rendu de [Ennui littéraire et misère existentielle]. *L'Inconvénient*, (67), 44–45.

ENNUI LITTÉRAIRE ET MISÈRE EXISTENTIELLE

David Dorais

C'est une forme particulière d'ennui que l'ennui littéraire. Vous l'avez sans doute déjà expérimentée. Peut-être l'un des livres que vous lisez en ce moment vous ennuie-t-il. Que se passe-t-il alors ? Les mots défilent, plats et beiges, sans plus de relief qu'une enfilade de dunes au bord de la mer du Nord. Pourtant ce sont des mots, et vous connaissez leur pouvoir. Comment peuvent-ils, dans ce cas-ci, avoir si peu d'envergure ? Ce n'est pas comme s'il ne se passait rien : on vous raconte bel et bien une histoire. En général, la proposition de départ des auteurs, toujours semblable, éveille votre appétit, même après tant d'années : ils offrent de vous raconter quelque chose. Tout le monde aime les histoires. Mais celle-ci, oh ! Les lignes se succèdent, et jamais la pâleur ne se dissipe. Des personnages falots errent de page en page, comme des fantômes dont la raison d'être s'en serait allée avec la vie. Une malédiction de grisaille pèse sur le livre. C'est un tour de force que l'auteur est parvenu à accomplir : vous devinez que, quoi qu'il se passera dans le récit, rien n'arrivera à susciter votre enthousiasme, ni même votre intérêt. Les personnages pourraient se retourner les uns contre les autres et se lancer dans un jeu de massacre, ou au contraire s'étreindre et célébrer leur amour infini, rien n'y fera : vous soupirez d'exaspération et vérifierez une centième fois combien de pages il vous reste à parcourir. La « petite musique » que vous aimeriez saisir dans le style de l'auteur est atonale, des

notes sans suite et sans physionomie constituent la trame sonore de votre lecture. Vous qui avez des lettres, la plainte de Hamlet sur la vanité de la littérature, terrible dans sa sobriété, vous revient en mémoire : « *Words, words, words.* »

Mais cet ennui ne ferait-il pas partie intégrante de l'expérience de lecture dans ce cas précis ? L'écrivaine n'a-t-elle pas fait exprès de créer cette impression ? Oui, sans doute. C'était volontaire. Après tout, ce n'est pas le premier roman venu qui peut recevoir les critiques élogieuses de *Télérama*, du *Monde* et du *Nouvel Observateur* ainsi que se targuer d'être en lice à la fois pour le Goncourt et le Renaudot. Avouons toutefois que Yasmina Reza s'est lancé un pari risqué : à décrire la banalité, la médiocrité, la pauvreté existentielle, on devient soi-même insignifiant. Pourtant, le roman *Babylone* offre de l'action : la résidente d'un immeuble à appartements raconte comment le voisin du dessus en est venu à tuer son épouse et comment elle l'a aidé à gérer après-coup cette situation dramatique. Donc, il y a un meurtre, une tentative de camouflage du crime, une enquête policière... Tout pour captiver l'attention. Mais le motif du meurtre est tellement ridicule ! Il s'agit d'une dispute sur le poulet bio. Lors d'une petite soirée donnée chez la narratrice, Lydie a déclaré à la cantonade ne vouloir manger du poulet que si elle avait la certitude qu'il avait été nourri de granulés biologiques et qu'il avait été libre de se percher dans

les arbres ? demandent les convives avec étonnement. Oui, confirme Lydie avec un sérieux de pape. Et Jean-Lino, son mari, de commencer à mimer un volètement de volatile pour se moquer d'elle, yeux mi-clos, mains s'agitant au niveau des épaules, cou tendu, la gorge émettant des gloussements incongrus. Évidemment, ça ne plaît pas à Lydie. De retour chez eux, elle engueule Jean-Lino et donne un coup de pied au chat. Jean-Lino, furieux et aviné, lui saute dessus et l'étrangle.

Qu'est-ce que la mort ? demande l'auteur. Quelle place occupe la mort dans nos vies aseptisées, réduites à une suite de jours ternes et de soirs guère plus reluisants ? La lumière aveuglante de son soleil noir peut-elle percer la brume de nos existences ? Après le crime, Jean-Lino va se confesser à sa voisine. Elle remonte avec lui à son appartement, et tous deux s'assoient dans le salon alors que le cadavre gît dans la chambre à coucher. Ils ne savent pas quoi faire. Ils laissent le temps filer, discutent un peu, fument. L'immeuble est calme au milieu de la nuit. Dans la cuisine, le réfrigérateur continue à émettre son bruit. Un cadavre ne semble pas avoir plus d'importance que les objets meublant les pièces du logement. La narratrice constate : « C'était à la fois immense et rien ». La mort, somme toute, est un événement « abstraitement horrible ». Même le chat Eduardo inspire plus la commisération que la femme qui vient d'être tuée. Jean-Lino demande à sa voisine d'en prendre soin

si jamais il se fait arrêter. Il prépare un sac contenant tout ce dont l'animal aura besoin : des croquettes antidiarrhéiques, de la levure, des gélules, de la litière, un diffuseur de phéromones, des balles, une fausse souris, et une tige souple terminée par des plumes et une queue en fourrure de léopard.

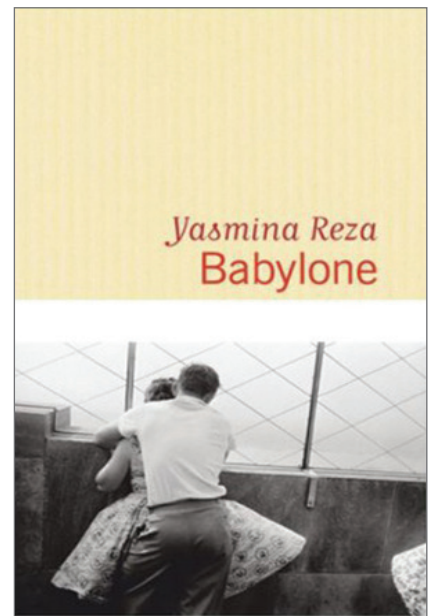
Le roman de Yasmina Reza s'ouvre sur la contemplation d'un livre de photographies des années 1950, *The Americans* de Robert Frank. La narratrice est fascinée par ces clichés banals. Il s'agit, dit-elle, du « livre le plus triste de la terre ». Des objets s'y accumulent : télévisions, jukebox, pompes à essence, aussi esseulés et misérables que les individus qui peuplent les autres photos. Un témoin de Jéhovah distribue des dépliants dans la rue. Un homme en chapeau de cowboy se tient debout dans le paysage. Un mort gît dans sa bière. Ce sont des figurants plutôt que des acteurs. Non seulement des figurants de la photo, où pourtant ils se trouvent seuls, mais des figurants de leur propre vie. Ils sont condamnés à l'abandon et à la solitude, comme oubliés sur le coin de leur existence. Parmi les détours et les bifurcations que nous empruntons durant notre parcours sur terre, ils ont pris un mauvais chemin et se sont retrouvés, sans y rien comprendre, rejetés en bordure de l'humanité.

Les personnages de *Babylone* ne sont-ils pas identiques ? Les descriptions cliniques entrecoupées de réflexions et le ton froid, distant ne sont-ils pas équivalents à la manière dont les modèles ont été posés et à la lumière précaire dans laquelle ils baignent ? Yasmina Reza semble avoir voulu, elle aussi, écrire le livre le plus triste de la terre. Un livre qui, lui, s'intitulerait *Les Français* (ou mieux, *The French*). La fin du roman relate un épisode presque onirique. La narratrice et Jean-Lino ont été arrêtés. Ils reviennent sur les lieux du crime accompagnés d'agents, d'un juge d'instruction et d'une greffière. Le but est de reconstituer la soirée du meurtre dans ses moindres détails. Qui était placé où ? Qui a dit quoi ? Comment vous êtes-vous déplacés ? Jean-Lino et sa voisine jouent leur propre rôle, les policiers jouent ceux de certains convives, d'autres convives ne méritent

même pas d'être incarnés. On reproduit, mécaniquement et systématiquement, la suite des événements de ce soir-là. Quelqu'un prend des photos avec application. Peu à peu, la simulation se transforme en simulacre. Les choses se dédoublent. La réalité s'éloigne, puis disparaît. Même un drame comme celui-là ne parvient pas à acquérir assez de signification, assez de poids existentiel pour être, au sens fort du terme. On pense au titre d'un film de Douglas Sirk, des années 1950 lui aussi, comme l'ouvrage de Robert Frank : *Imitation of Life*. La vie réelle est remplacée par son double dilué, sans plus de consistance qu'un brouillard.

Les protagonistes du roman, comme les modèles d'une photo, sont coincés dans le cadre restreint de leur cliché. « On ne peut pas comprendre qui sont les gens hors du paysage », commente la narratrice. On s'enferme dans un petit cadre de vie, et hop ! on ne peut plus lui échapper. Il nous définit en entier. C'est une sorte de déterminisme naturaliste, un déterminisme à la Zola, mais poussé à l'extrême. Un atavisme de la médiocrité. La narratrice, qui travaille à l'Institut Pasteur à Paris, se rappelle l'un de ses professeurs de biologie. Il disait que l'homme moderne ne différait de l'homme de Néandertal que par une infime modification sur un seul chromosome. Et c'est cette mutation qui permettrait à l'individu évolué de s'élancer dans l'inconnu, de chercher à franchir les mers sans savoir ce qui l'attend de l'autre côté, d'explorer, d'inventer, de créer. L'aventure... Un élan faustien, baudelairien, vers le grand et le nouveau. L'histoire racontée par Yasmina Reza suggère plutôt que l'homme des banlieues est resté un néandertalien. La mutation du génome ne s'est pas produite. Dans *néandertalien*, on entend « néant », et on entend presque « rien ». La trivialité nous pèse dessus. Elle nous enferme, comme un abri trop petit.

La narratrice a aidé Jean-Lino à cacher son épouse dans une valise. Ils avaient pour ambition de se débarrasser du corps. Mais ils ont été surpris par l'une des résidentes de l'immeuble, à trois heures du matin, dans le hall d'entrée, à traîner leur immense bagage. Comment pourront-ils expliquer une



telle incongruité quand la disparition de Lydie sera signalée et que la police se mettra à interroger les voisins ? Leur plan est fichu. Eux qui se croyaient bien malins. Ils s'assoient sur les marches, dépités. La narratrice prend son manteau et le pose sur leurs épaules : « Ça m'a rappelé les cabanes qu'on fait quand on est môme. On ramène tout à soi, le plafond, les murs, les objets, les corps, il faut que l'espace soit le plus rétréci possible. Le monde extérieur n'est plus visible que par une fente tandis que dehors se déchaînent la tempête et l'orage. »

Quand Jean-Lino était enfant, son père lisait de temps à autre, après le souper, un passage des Psaumes, toujours le même : « Aux rives des fleuves de Babylone nous nous sommes assis et nous avons pleuré, nous souvenant de Sion. » Le verset de l'exil. La prose de Yasmina Reza résonne comme les pleurs du peuple hébreu. Ce sont les lamentations de ceux qui se souviennent avoir connu le sens, ou qui pressentent ce qu'il serait, mais qui sont relégués en bordure de toute existence et qui désespèrent de parvenir un jour à quitter ces rives arides pour retrouver quelque chose comme une patrie. ■

BABYLONE
Yasmina Reza
Flammarion, 2016, 219 p.